

---

FRIDENSON Patrick & KIKKAWA Takeo (dir.), *Ethical Capitalism: Shibusawa Eiichi and Business Leadership in Global Perspective*

Toronto, University of Toronto Press, 2017, 215 p.

Gilles Guiheux

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/ebisu/4419>

DOI : 10.4000/ebisu.4419

ISSN : 2189-1893

**Éditeur**

Institut français de recherche sur le Japon à la Maison franco-japonaise (UMIFRE 19 MEAE-CNRS)

**Édition imprimée**

Date de publication : 23 janvier 2019

Pagination : 355-357

ISSN : 1340-3656

**Référence électronique**

Gilles Guiheux, « FRIDENSON Patrick & KIKKAWA Takeo (dir.), *Ethical Capitalism: Shibusawa Eiichi and Business Leadership in Global Perspective* », *Ebisu* [En ligne], 56 | 2019, mis en ligne le 24 décembre 2019, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ebisu/4419> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ebisu.4419>

---

© Institut français de recherche sur le Japon à la Maison franco-japonaise

---



---

© FRIDENSON Patrick & KIKKAWA Takeo (dir.),  
*Ethical Capitalism: Shibusawa Eiichi and Business Leadership in Global Perspective*, Toronto, University of Toronto Press, 2017, 215 p.

Les lecteurs d'*Ebisu* sont familiers de la figure de Shibusawa Eiichi 渋沢栄一 (1840-1931). Né à Fukaya (dans l'actuelle préfecture de Saitama), fils de paysans aisés, il reçoit une éducation confucéenne et participe aux côtés de son père à l'activité familiale de production et de commercialisation d'indigo. Passé au service du futur shogun Tokugawa Yoshinobu 徳川慶喜, il a la chance de participer à une délégation envoyée en mission d'étude en France à l'occasion de l'Exposition universelle de 1867. À la suite de l'effondrement du régime Tokugawa et de la restauration de Meiji, il rentre précipitamment au Japon où il entame une carrière de haut fonctionnaire au ministère des Finances. À ce titre, il participe à la rédaction d'un certain nombre de lois et règlements importants qui préparent la construction d'une économie moderne. En 1873, il démissionne pour prendre la direction de la Daiichi Kokuritsu Ginkō 第一国立銀行 (Banque Nationale

numéro un), première institution bancaire japonaise de style occidental. Il consacre alors toute son énergie à la création d'institutions favorisant le développement économique, à la fois des entreprises – près de 500 dont des compagnies de navigation maritime, des sociétés d'assurance ou des sociétés minières – et des institutions professionnelles – chambres de commerce, bourses des valeurs mobilières. Il prend notamment la direction de la Chambre de commerce de Tokyo où il préconise des mesures d'aide à l'industrie privée, alors que l'État se lance dans les années 1890 dans un programme d'armement massif. Son activité de bâtisseur d'entreprises et d'institutions capitalistes modernes lui vaut d'être surnommé « le père du capitalisme japonais ». En 1917, il se retire des affaires et entame, jusqu'à son décès en 1931, une nouvelle carrière de conférencier, de porte-parole de la diplomatie patronale internationale, de représentant des intérêts des émigrés japonais et d'intermédiaire incontournable de la coopération culturelle et sociale. Soucieux d'une meilleure compréhension entre la France et le Japon, il participe en 1924 à la création de la Maison franco-japonaise.

Claude Hamon, qui a publié une biographie de Shibusawa Eiichi<sup>1</sup> et commenté la traduction de deux discours prononcés en 1923 et 1928<sup>2</sup>, mettait l'accent, en retraçant son itinéraire

personnel, sur son action au service de la modernisation économique, mais aussi de l'éducation et d'une diplomatie privée. L'ouvrage dirigé par Patrick Fridenson et Kikkawa Takeo revient sur l'éthique entrepreneuriale de Shibusawa. Déjà paru en langue japonaise, il est le fruit d'un programme initié par la Shibusawa Eiichi Memorial Foundation<sup>3</sup>. Pendant trois ans, entre 2011 et 2013, des historiens japonais, britanniques, américains et français se sont rencontrés autour de la défense par Shibusawa Eiichi d'un capitalisme éthique. Celui-ci défend en effet l'idée que « l'économie et la morale peuvent parfaitement s'accorder ». Selon lui, le capitalisme ne doit pas se contenter de créer des richesses; une économie de marché doit être régie par des règles, et l'éthique constitue l'une des dimensions de régulation de l'activité économique. Sa thèse promeut un capitalisme privé reposant sur l'actionnariat (*gapponshugi* 合本主義). Pour conduire sa démonstration, Shibusawa Eiichi prend appui sur *Les Entretiens* de Confucius, qu'il réinterprète au service de son projet de développement économique du Japon de l'ère Meiji. L'ouvrage de Fridenson et Kikkawa construit ainsi une perspective historique sur la moralité et l'éthique dans le monde des affaires, une question brûlante au début du xx<sup>e</sup> siècle tout autant qu'aujourd'hui, au Japon comme ailleurs.

Plusieurs conclusions de cet ouvrage

collectif, qui rassemble huit contributions, peuvent être soulignées. Elles mettent d'abord en valeur l'originalité de la pensée économique de Shibusawa Eiichi pour qui, si l'enrichissement du peuple et de la nation passe nécessairement par la promotion de l'économie privée, la poursuite de l'intérêt individuel ne doit pas être le moteur principal de l'action des hommes d'affaires. Ces derniers doivent rechercher le profit à la fois pour eux-mêmes et pour les autres. Shibusawa développe ainsi une forme d'entrepreneuriat distincte de celle qu'on pratique dans le monde occidental, basée sur le calcul rationnel et la poursuite de l'intérêt individuel. Conscient de l'écart entre le Japon et les nations déjà industrialisées, il insiste sur le sens aigu du devoir public des entrepreneurs, qui doivent engager leurs capitaux dans des entreprises industrielles et commerciales au service du pays et de la société tout entière, par l'intermédiaire de la forme institutionnelle de la société par actions.

Plusieurs des contributeurs replacent la pensée de Shibusawa Eiichi dans son contexte, pour démontrer combien sa réflexion sur la morale des affaires est alors partagée par d'autres. Dans un chapitre où il développe une perspective historique et comparative sur les frontières mouvantes entre secteur public et secteur privé, Patrick Fridenson souligne par exemple que, au cours de son séjour à Paris en

1867-1868, Shibusawa a sans doute été sensibilisé à la pensée d'Henri de Saint-Simon et à sa réflexion sur le rôle de l'entrepreneur dans la société. Janet Hunter replace quant à elle cette réflexion dans le contexte de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et du début du XX<sup>e</sup> siècle, où les débats sur la morale des affaires sont vifs. Dans le monde du commerce international, les hommes d'affaires japonais ont très mauvaise presse : on les accuse de ne pas respecter les termes des contrats, de livrer par exemple des produits de qualité moindre que prévu et, face à la concurrence, notamment sur le marché chinois, de les vendre à des prix inférieurs à ceux venus d'Europe ou des États-Unis, n'hésitant pas à contrefaire les marques étrangères. Le propos de Shibusawa, soucieux de défendre l'image du Japon à l'étranger, entend répondre aux critiques adressées à ses concitoyens dans un tel contexte.

Enfin, il faut souligner l'intérêt contemporain des propositions de Shibusawa Eiichi. Certes, la question des conditions d'une croissance économique et d'une conduite éthique des affaires était pressante à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup> siècle au Japon, mais elle l'est tout autant aujourd'hui. Les excès du capitalisme financier ont conduit à la crise mondiale de la fin des années 2000. Si le système a été sauvegardé, il ne semble toujours pas à l'abri de la poursuite excessive d'intérêts particuliers

et de la cupidité de certains; aucune réponse n'a encore été trouvée à l'accroissement continu des écarts entre riches et pauvres. Shibusawa Eiichi est une figure comparable à celle d'Andrew Carnegie, qu'il citait d'ailleurs en exemple, et qui tenta de penser comment réaliser le bien public tout en poursuivant l'accumulation des richesses. Ses propositions restent valables pour construire un nouveau cadre moral au capitalisme globalisé. Ce volume est d'ailleurs publié dans une collection intitulée *Japan and Global Society*, qui explore d'une part la manière dont le Japon a été influencé par sa position en Asie et sur la scène internationale, comme par ses relations avec, dans le cas présent, la Chine, les États-Unis ou l'Europe, et d'autre part, celle dont il contribue en retour à façonner le reste du monde.

Gilles GUIHEUX

Professeur à  
l'université Paris Diderot

- 
1. Hamon Claude, *Shibusawa Eiichi, bâtisseur du capitalisme japonais*, Paris, Maisonneuve et Larose, 2007.
  2. Shibusawa Eiichi, « Que l'économie et la morale s'accordent » (1923), « L'esprit de la Société des Nations » (1928), présentés par Hamon Claude, traduits par Perroncel Morvan, « Éthique et diplomatie chez Shibusawa Eiichi 渋沢栄一 (1840-1931) », *Ebisu. Études japonaises*, 32, Printemps-Été 2005 : 149-162.
  3. <https://www.shibusawa.or.jp>